



Quel avenir pour le sauvage ?

Benoît Vignet

L'homme occidental a depuis toujours une vision tranchée de la « nature sauvage ». Traditionnellement redoutée et combattue, elle est plus récemment devenue un espace à protéger. Une nature laissée à ses dynamiques propres qui peine aujourd'hui à trouver une place au cœur d'un environnement extrêmement anthropisé.

« La nature brute est hideuse et mourante » écrit au XVIII^e siècle le naturaliste et philosophe Buffon (*De la nature*, 1764) qui ne voit dans les espaces sauvages que « *tristes contrées [...] hérissées de bois épais et noirs* ». C'est pour lui l'occasion de célébrer les bienfaits du travail de l'homme qui façonne une nature nouvelle, « rajeunie par la culture ». Une idée ancienne en Occident où la conception traditionnelle du sauvage est négative. Les Romains déjà opposaient l'*ager*, espace agricole au centre duquel s'organise la vie domestique, à la *silva*, espace inculte, sauvage (le mot dérive de ce terme) de la vaste forêt hercynienne, sombre et dangereuse.

Pourtant, à l'époque où Buffon défend une nature cultivée, Rousseau herborise en montagne et réhabilite le sauvage. Le concept atteindra une dimension esthétique et morale avec le mouvement romantique au XIX^e siècle : la nature sauvage est belle et le divin tend à s'y incarner. L'époque voit aussi la naissance de l'idée de *wilderness* aux États-Unis. La *wilderness*, c'est l'espace sauvage non touché par l'homme, un espace à protéger avant qu'il ne soit détruit par la civilisation. En 1864, le premier parc régional du pays est créé dans la vallée du Yosemite et le parc national de Yellowstone voit le jour en 1872. En Europe, où la densité démographique et l'ancienneté des pratiques agricoles ont fait disparaître tout « espace sauvage primitif », l'histoire de la protection de la nature prend une voie différente. Les parcs nationaux ou régionaux restent ouverts à l'activité humaine.

UNE OPPOSITION TOUJOURS PRÉSENTE

Aujourd'hui, ces deux conceptions opposées sont toujours bien présentes. Certains auteurs constatent que l'histoire n'a pas fondamentalement changé l'inconscient collectif. Emmanuel Sérusiaux, ancien président de Natagora, écrit en 1998 (*Où nichait le martinet noir avant que l'homme ne construise des habitations ?*) : « Si la nature et la forêt sauvages convoquent toutes les peurs de l'humanité et témoignent de ses péchés, son travail en est le

rédempteur. Le labeur de l'homme transforme la nature et la forêt, y inscrit l'ordre et la sérénité, et les rend enfin dignes de leur Créateur. »

Une vision que déplore l'auteur en constatant ses répercussions directes sur les politiques environnementales : « *Dans l'ensemble des réserves naturelles de Wallonie, les milieux forestiers représentent une surface dérisoire, et très rarement un objectif de conservation* », écrit-il avant de constater que « *le naturaliste [est] pétri du rôle essentiel que les pratiques agro-pastorales extensives, aujourd'hui quasi disparues, ont joué dans le développement de la biodiversité.* » Buffon n'est pas loin.

En région wallonne, les réserves intégrales en forêt (RIF) représentent aujourd'hui 5 544 ha quand 10 à 15 % de la surface des réserves naturelles de Natagora sont laissées à leur développement propre. Une faible superficie de « nature sauvage », qui concerne en premier lieu les espaces forestiers. La forêt de Białowieża, qui s'étend entre Pologne et Biélorussie, en représente l'exemple le plus emblématique bien qu'elle soit aujourd'hui menacée, en dépit des protestations internationales, par une exploitation autorisée par le gouvernement polonais.

LES CRITIQUES DES PARTISANS DE LA NATURALITÉ

Les défenseurs de la « naturalité » (le terme se veut l'équivalent français de *wilderness*) reprennent à leur compte le point de vue américain et critiquent une approche trop souvent basée, à leurs yeux, sur la « gestion » (c'est-à-dire sur l'intervention humaine) dans les politiques de sauvegarde et de redéploiement de la biodiversité. Eux préconisent de laisser une plus grande place à une nature parfois qualifiée de « férale » qui, comme un animal domestique retourné à la vie sauvage, retrouverait son mouvement d'évolution naturelle. Jean-Claude Génot critique dans cet esprit les « gesticulations » des gestionnaires (*Quelle éthique pour la nature ?* 2003). Pour lui, « *gérer la nature, c'est forcément la dénaturer* ».



Une vision « non-interventionniste » dualiste qui divise le monde en deux catégories bien distinctes : le naturel d'un côté et l'artificiel de l'autre. Pour les gestionnaires en revanche, et comme l'écrivent Catherine et Raphaël Larrère, « *la nature et l'artifice constituent deux pôles entre lesquels se situent pratiquement tous les objets et tous les milieux qui nous environnent* » (*Penser et agir avec la nature*, 2015). Il n'y a pas deux domaines distincts, mais un continuum entre différents degrés d'artificialisation. « *L'essentiel est de décider où placer le curseur* », concluent les auteurs.

UNE GRANDE RÉSERVE INTÉGRALE EN WALLONIE ?

Un curseur qui, pour des raisons scientifiques autant que sociétales, mériterait sans doute d'être déplacé du côté du plus sauvage. L'association Forêt et Naturalité a, dans ce sens, publié en janvier 2016 un *Plaidoyer pour une grande réserve intégrale en Wallonie* : « *En Wallonie, la totalité des forêts à haut degré de naturalité*

↑ De la série « Through the Looking Glass »

Photo : Karin Borghout

a disparu, mais nous disposons encore de certains massifs avec un grand potentiel pour le redéploiement de celle-ci, écrivent Sébastien Lezaca-Rojas et Sébastien Carbonnelle. *Une première étape essentielle serait le classement en réserve intégrale d'une grande superficie d'un seul tenant : une grande réserve intégrale en région wallonne de 5 000 hectares.* »

Une réserve qui ne remettrait bien sûr pas en cause les politiques de gestion mises en place ailleurs, mais qui, avec d'autres milieux abandonnés aux seuls dynamismes naturels (espaces agricoles ou pastoraux délaissés, friches industrielles), représenterait un intérêt scientifique certain et permettrait, comme le souhaitait Henry David Thoreau (*Walking*, 1862), de préserver le sauvage qui est en nous et de cultiver cette aspiration à la liberté, commune à tous les êtres vivants. ■